Agonies

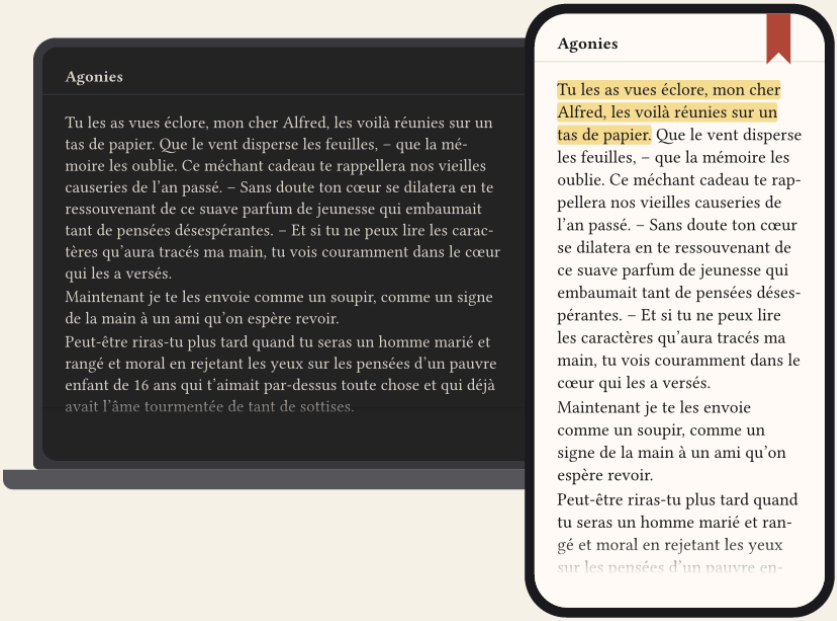
Gustave Flaubert

1838

Texte du domaine public, relu par Classiques.app
classiques.app/livres/flaubert/agonies

Ce livre vous suit partout

Lisez-le aussi en ligne sur Classiques.app : le même texte, gratuit, sur téléphone comme sur ordinateur.



Votre page gardée

Vous reprenez là où vous vous êtes arrêté.

Vos citations

Gardez et partagez les phrases qui vous marquent.

Autour du texte

Résumé, personnages et commentaires.

Ouvrir le livre en ligne

La lecture est gratuite, sans inscription.
classiques.app/livres/flaubert/agonies

Sommaire

CHAPITRE I — Agonies 5
I.1 — Je reprends donc ce travail commencé il y… 6
I.2 — Pourquoi donc tout m'ennuie-t-il sur… 7
I.3 — Souvent je me suis demandé pourquoi je… 7
I.4 — La vie de l'homme est comme une… 7
I.5 — On a souvent parlé de la providence et de… 7
I.6 — La vanité selon moi est le fond de toutes… 7
I.7 — Quelle chose grandement niaise et… 8
I.8 — Pour moi le dernier mot du sublime dans… 8
I.9 — Je m'ennuie – Je voudrais être crevé… 8
CHAPITRE II — Angoisses 9
II.1 — À quoi bon faire ceci ? – À rien. Car à… 9
II.2 — Oh oui pourtant – laissez-moi vous dire… 9
II.3 — Eh quoi tu ne crois à rien ? 9
II.4 — L'autre jour – on exhumait un cadavre, on… 9
II.5 — Mais l'âme ? ! 11
II.6 — Pourtant il est si triste de penser… 11
II.7 — Il appartenait probablement au prêtre qui… 12
II.8 — Ah criez donc bien fort, faiseurs de… 12
II.9 — Enfin on m'indiqua un prêtre – 12
II.10 — Du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest… 14
II.11 — Ô oui la tyrannie pèse sur les peuples et… 14
II.12 — Bien des gens sans doute essaieront de la… 15
II.13 — Jadis il y avait un voyageur qui marchait… 15
II.14 — Oh oui la misère et le malheur règnent… 16
II.15 — Le malheur, lui, avec sa figure aux yeux… 17
II.16 — Ah le malheur, le malheur, voilà un mot… 18
II.17 — Et qu'est-ce que c'est qu'une révolution… 18
II.18 — Et qu'est-ce que c'est qu'un siècle ? une… 18
II.19 — Et qu'est-ce que le malheur ? la vie 18
II.20 — Qu'est-ce qu'un mot ? Rien, c'est comme… 19
II.21 — Qu'est-ce que l'homme ? Ah ! qu'est-ce… 19
II.22 — Et dans le temps que j'étais jeune et… 19

À Mr Alfred Le Poittevin
Gv Flaubert
avril 1838

CHAPITRE I — Agonies

Pensées sceptiques dédiées à mon cher ami
Alfred Le Poittevin
Gve Flaubert
À mon ami
Alfred Le Poittevin
ces pauvres feuilles sont dédiées
par l'auteur
bizarres comme ses pensées incorrectes
comme l'âme elles sont l'expression
de son cœur et de son cerveau –

Tu les as vues éclore, mon cher Alfred, les voilà réunies sur un tas de papier. Que le vent disperse les feuilles, – que la mémoire les oublie. Ce méchant cadeau te rappellera nos vieilles causeries de l'an passé. – Sans doute ton cœur se dilatera en te ressouvenant de ce suave parfum de jeunesse qui embaumait tant de pensées désespérantes. – Et si tu ne peux lire les caractères qu'aura tracés ma main, tu vois couramment dans le cœur qui les a versés.

Maintenant je te les envoie comme un soupir, comme un signe de la main à un ami qu'on espère revoir.

Peut-être riras-tu plus tard quand tu seras un homme marié et rangé et moral en rejetant les yeux sur les pensées d'un pauvre enfant de 16 ans qui t'aimait par-dessus toute chose et qui déjà avait l'âme tourmentée de tant de sottises.

Gve Flaubert.

20 avril 1838.

Titre singulier n'est-ce pas ? Et à voir ainsi cet arrangement de lettres insignifiant et banal jamais on ne se serait douté qu'il pût renfermer une pensée sérieuse.

Agonies. – Eh bien c'est quelque roman bien hideux et bien noir, je présume – Vous vous trompez, c'est plus, c'est tout un immense résumé d'une vie morale bien hideuse et bien noire.

C'est quelque chose de vague, d'irrésolu, qui tient du cauchemar, du rire de dédain, des pleurs et d'une longue rêverie de poète. Poète, puis-je donner ce nom à celui qui blasphème froidement avec un sarcasme cruel et ironique et qui parlant de l'âme se met à rire ? Non, c'est moins que de la poésie, c'est de la prose – moins que de la prose – des cris – mais il y en a de faux, d'aigus, de

perçants, de sourds, toujours de vrais, rarement d'heureux. C'est une œuvre bizarre et indéfinissable comme ces masques grotesques qui vous font peur.

Il y aura bientôt un an que l'auteur en a écrit la première page et depuis – ce pénible travail fut bien des fois rejeté, bien des fois repris. Il a écrit ces feuilles dans ses jours de doute, dans ses moments d'ennui – quelquefois dans des nuits fiévreuses, d'autres fois au milieu d'un bal – sous les lauriers d'un jardin – ou sur les rochers de la mer.

Chaque fois qu'une mort s'opérait dans son âme – chaque fois qu'il tombait de quelque chose de haut – chaque fois qu'une illusion se défaisait et s'abattait comme un château de cartes, chaque fois enfin que quelque chose de pénible et d'agité se passait sous sa vie extérieure, calme et tranquille – alors dis-je, il jetait quelques cris et versait quelques larmes. Il a écrit sans prétention de style, sans désirs de gloire comme on pleure sans apprêt, comme on souffre sans art.

Jamais il n'a fait ceci avec l'intention de le publier plus tard. Il a mis trop de vérité et trop de bonne foi dans sa croyance à rien pour la dire aux hommes.

Il l'a fait pour le montrer à un, à deux tout au plus qui lui serreront la main après l'avoir entendu et qui ne lui diront pas : c'est bien – mais qui diront : c'est vrai.

Enfin si par hasard quelque main malheureuse venait à découvrir ces lignes, qu'elle se garde d'y toucher. – Car elles brûlent et dessèchent la main qui les touche, – usent les yeux qui les lisent, assassinent l'âme qui les comprend.

— Non, si quelqu'un vient à découvrir ceci, qu'il se garde de le lire – ou bien si son malheur l'y pousse, qu'il ne dise pas après : c'est l'œuvre d'un insensé, d'un fou. Mais qu'il dise : il a souffert quoique son front fût calme, quoique le sourire fût sur ses lèvres et le bonheur dans ses yeux. Qu'il lui sache gré si c'est un de ses proches de lui avoir caché tout cela – de ne point s'être tué de désespoir avant d'écrire et enfin d'avoir réuni dans quelques pages tout un abîme immense de scepticisme et de désespoir.

Vendredi 20 avril 1838

I.1

Je reprends donc ce travail commencé il y a deux ans. Travail triste et long, symbole de la vie, la tristesse et la longueur.

Pourquoi l'ai-je interrompu si longtemps, pourquoi ai-je tant de dégoût à le faire ? – qu'en sais-je ?

I.2

Pourquoi donc tout m'ennuie-t-il sur cette terre ? Pourquoi le jour, la nuit, la pluie, le beau temps, tout cela me semble-t-il toujours un crépuscule triste, où un soleil rouge se couche derrière un Océan sans limites ?

Ô la pensée, autre Océan sans limites, c'est le déluge d'Ovide, une mer sans bornes, où la tempête est la vie et l'existence.

I.3

Souvent je me suis demandé pourquoi je vivais, ce que j'étais venu (faire) au monde et je n'ai trouvé là dedans qu'un abîme derrière moi, un abîme devant – à droite, à gauche, en haut, en bas, partout des ténèbres.

I.4

La vie de l'homme est comme une malédiction partie de la poitrine d'un géant et qui va se briser de rochers en rochers en mourant à chaque vibration qui retentit dans les airs.

I.5

On a souvent parlé de la providence et de la bonté céleste. – Je ne vois guère de raisons pour y croire. Le Dieu qui s'amuserait à tenter les hommes pour voir jusqu'où ils peuvent souffrir ne serait-il pas aussi cruellement stupide qu'un enfant qui sachant que le hanneton va mourir lui arrache d'abord les ailes puis les pattes puis la tête ?

I.6

La vanité selon moi est le fond de toutes les actions des hommes. Quand j'avais parlé, agi, fait n'importe quel acte de ma vie et que j'analysais mes paroles ou mes actions, je trouvais toujours cette vieille folle nichée dans mon cœur ou dans mon esprit. Bien des hommes sont comme moi, peu ont la même franchise.

Cette dernière réflexion peut être vraie, la vanité me l'a fait écrire, la vanité de ne pas paraître vain me la ferait peut-être ôter. La gloire même après qui

je cours n'est qu'un mensonge. Sotte espèce que la nôtre, je suis comme un homme qui trouvant une femme laide en serait amoureux.

I.7

Quelle chose grandement niaise et cruellement bouffonne que ce mot qu'on appelle Dieu.

I.8

Pour moi le dernier mot du sublime dans l'art sera la pensée c'est-à-dire la manifestation de la pensée aussi rapide aussi spirituelle que la pensée.

Quel (est l')homme qui n'a pas senti son esprit accablé de sensations et d'idées incohérentes, terrifiantes et brûlantes ? L'analyse ne saurait les décrire, mais un livre ainsi fait serait la nature. Car qu'est-ce que la poésie si ce n'est la nature exquise, le cœur et la pensée réunis.

Ô si j'étais poète comme je ferais des choses qui seraient belles.

Je me sens dans le cœur une force intime que personne ne peut voir. – Serai-je condamné toute ma vie à être comme un muet qui veut parler et écume de rage ?

Il y a peu de positions aussi atroces.

I.9

Je m'ennuie – Je voudrais être crevé, être ivre, ou être Dieu pour faire des farces.

Et merde.

20 avril 1838.

CHAPITRE II — Angoisses

II.1

À quoi bon faire ceci ? – À rien. Car à quoi bon apprendre la vérité. – Quand elle est triste. À quoi bon venir pleurer au milieu des rires, gémir dans un banquet joyeux, et jeter le suaire des morts sur la robe de la fiancée.

II.2

Oh oui pourtant – laissez-moi vous dire combien mon âme a de blessures saignantes, laissez-moi vous dire combien mes larmes ont creusé mes joues.

II.3

— Eh quoi tu ne crois à rien ?
— Non.
— Pas à la gloire ?
— Regarde l'envie.
— Pas à la générosité ?
— Et l'avarice.
— Pas à la liberté ?
— Tu ne t'aperçois donc pas du despotisme qui fait courber le cou du peuple ?
— Pas à l'amour ?
— Et la prostitution.
— Pas à l'immortalité ?
— En moins d'un an les vers déchirent un cadavre – puis c'est la poussière – puis le néant – après le néant… le néant et là tout ce qui existe.

II.4

L'autre jour – on exhumait un cadavre, on transportait les morceaux d'un homme illustre dans un autre coin de la terre. C'était une cérémonie comme une autre, aussi belle, aussi pompeuse, aussi fardée qu'un enterrement à l'exception près que dans un enterrement la viande est fraîche, dans la seconde elle est pourrie. Tout le monde attendait le fossoyeur. Lorsqu'enfin au bout de dix minutes il arriva en chantant, – c'était un bien brave homme

que cet homme, indifférent pour le présent, insoucieux pour l'avenir. Il avait un chapeau de cuir ciré, et une pipe à la bouche. – L'opération commença. Après quelques pelletées de terre nous vîmes le cercueil. – Le bois en était de chêne et à demi consumé car un seul coup le rompit maladroitement. Alors nous vîmes l'homme, l'homme dans toute son affreuse horreur. Pourtant une vapeur épaisse qui s'éleva aussitôt nous empêcha pendant quelque temps de bien distinguer. Son ventre était rongé et sa poitrine et ses cuisses étaient d'une blancheur mate. En s'approchant de plus près il était facile de reconnaître que cette blancheur était une infinité de vers qui rongeaient avec avidité. Ce spectacle nous fit mal. Un jeune homme s'évanouit. Le fossoyeur n'hésita pas, il prit cette chair infecte entre ses bras et l'alla porter dans le char qui était à quelques pas plus loin. Comme il allait vite, la cuisse gauche tomba par terre, – il la releva avec force et la mit sur son dos, puis il vint recouvrir le trou. Alors il s'aperçut qu'il avait oublié quelque chose c'était la tête. Il la tira par les cheveux. – C'était quelque chose de hideux à voir – que les yeux ternes et à moitié fermés, le visage gluant, froid, dont on voyait les pommettes et dont les mouches lui dévoraient les yeux.

Où était donc alors cet homme illustre, où était sa gloire, ses vertus, son nom ? L'homme illustre c'était quelque chose d'infect, d'indécis, de hideux, quelque chose qui répandait une odeur fétide, quelque chose dont la vue faisait mal.

Sa gloire – vous voyez, on le traitait comme un chien de basse qualité. Car tous les hommes étaient venus là par curiosité – oui par curiosité – poussés par ce sentiment qui fait rire l'homme à la vue des tortures de l'homme, poussés par ce sentiment qui excite les femmes à montrer leurs belles têtes blondes aux fenêtres un jour d'exécution. C'est ce même instinct naturel qui porte l'homme à se passionner pour ce qu'il y a de hideux et d'amèrement grotesque.

Quant à ses vertus on ne s'en souvenait plus. Car il avait laissé des dettes après sa mort, et ses héritiers avaient été obligés de payer pour lui.

Son nom ? – Il était éteint, car il n'avait point laissé d'enfants. Mais beaucoup de neveux qui soupiraient depuis longtemps après sa mort.

— Dire qu'il y a un an cet homme-là était riche, heureux, puissant, qu'on l'appelait Monseigneur, qu'il habitait dans un palais et que maintenant, il n'est rien, qu'on l'appelle un cadavre et qu'il pourrit dans un cercueil. – Ah l'horrible idée ! et dire que nous serons comme cela nous autres qui vivons maintenant, qui respirons la brise du soir, qui sentons le parfum des fleurs. Ah c'est à en devenir fou.

Dire qu'après ce moment-là il n'y a rien – rien – et toujours le néant, toujours, voilà encore qui passe l'esprit de l'homme. Oh vraiment est-ce qu'après la vie tout est fini et fini pour l'éternité ? Dites, est-ce qu'il ne subsistera rien ?……

Imbécile regarde une tête de mort.

II.5

Mais l'âme ? !

— Ah oui l'âme. Si tu avais vu l'autre jour le fossoyeur avec un chapeau de cuir ciré sur le coin de l'oreille avec son brûle-gueule bien culotté. – Si tu avais vu comment il a ramassé cette cuisse en pourriture. Et comme tout cela ne l'empêchait pas de siffler en ricanant. « Jeunes filles voulez-vous danser ? » tu aurais ri de pitié – et tu aurais dit : l'âme c'est peut-être cette exhalaison fétide qui sort d'un cadavre.

— Il ne faut pas être philosophe pour deviner cela.

II.6

Pourtant il est si triste de penser qu'après la mort tout s'en va. Oh non, non, vite un prêtre, un prêtre qui me dise, qui me prouve, qui me persuade que l'âme existe dans le corps de l'homme.

Un prêtre. Mais lequel ira-t-on chercher ?

— Celui-là dîne chez l'archevêque.

— Un autre fait le catéchisme.

— Un troisième n'a pas le temps.

Eh quoi donc ils me laisseront mourir. Moi qui me tords les bras de désespoir, qui appelle à moi une bénédiction ou une malédiction, qui appelle la haine ou l'amour, Dieu ou Satan (Ah Satan va venir, je le sens).

Au secours. Hélas personne ne me répond.

Cherchons encore.

J'ai cherché et je n'ai (pas) trouvé, j'ai frappé à la porte, personne ne m'a ouvert et on m'y a fait languir de froid et de misère, – si bien que j'ai failli en mourir.

En passant dans une rue sombre, tortueuse et étroite, j'ai entendu des paroles mielleuses et lascives, j'ai entendu des soupirs entrecoupés par des baisers, j'ai entendu des mots de volupté, et j'ai vu un prêtre et une prostituée qui blasphémaient Dieu et qui dansaient des danses impudiques. J'ai détourné

(la vue) et j'ai pleuré – Mon pied heurta quelque chose. C'était un Christ en bronze. Un Christ dans la boue –

II.7

Il appartenait probablement au prêtre qui l'avait jeté avant d'entrer comme un masque de théâtre ou un habit d'Arlequin. Dites-moi maintenant que la vie n'est pas une ignoble farce puisque le prêtre jette son Dieu pour entrer chez la fille de joie – Bravo. Satan rit. Vous voyez bien – bravo il triomphe. Allons j'ai raison, la vertu c'est le masque, le vice c'est la vérité. Voilà pourquoi peu de gens la disent c'est qu'elle est trop hideuse à dire. Bravo, la maison de l'honnête homme c'est le masque, le lupanar c'est la vérité, la couche nuptiale c'est le masque, l'adultère qui s'y consomme c'est la vérité, la vie c'est le masque, la mort c'est la vérité. La religieuse c'est le masque, la fille de joie c'est la femme. Le bien c'est faux, le mal c'est vrai.

II.8

Ah criez donc bien fort, faiseurs de vertu aux gants jaunes, criez bien vous qui parlez de morale et entretenez des danseuses, criez fort, vous qui faites plus pour votre chien que pour votre laquais, criez fort, vous qui condamnez à mort l'homme qui tue par besoin, vous qui tuez par mépris, criez fort juges dont la robe est rouge de sang, criez fort vous qui montez chaque jour à votre tribunal sur les têtes que vous y avez abattues. Criez fort ministres aux mains crochues, – vous qui vous vantez des places à accorder à l'époux et payées par sa femme – par sa pauvre femme qui vous demandait pardon, grâce, pitié, merci – Qui embrassait vos genoux, qui se cramponnait au drap bleu de votre bureau aux pieds d'or, qui se cachait les yeux dans les draps rouges de vos fenêtres, et (vous) qui avez brisé son honneur, vous dont la noire bouche a dit : « Cet homme sera directeur de poste », et qui en même (temps) avez craché sur le visage de sa femme.

II.9

Enfin on m'indiqua un prêtre –

J'allai chez lui. Je l'attendis quelques instants et je m'assis dans sa cuisine devant un grand feu. Sur ce feu pétillait dans une large poêle une énorme quantité de pommes de terre. –



Classiques.app retient la ligne où vous vous arrêtez.

Commencez sur l'ordinateur, continuez sur le téléphone, à la même ligne. Il suffit d'un compte.

Reprendre ici, en ligne

Gratuit, un compte en dix secondes avec Google.

classiques.app/livres/flaubert/agonies

Le livre continue à la page suivante.

Mon homme arriva bientôt. C'était un vieillard à cheveux blancs. Au maintien plein de douceur et de bonté.

— Mon père, lui dis-je en l'(abordant), je désirerais avoir un moment d'entretien avec vous.

Il m'introduisit dans une salle voisine. Mais à peine avais-je commencé qu'entendant du bruit dans la cuisine – Rose, s'écria-t-il, prenez donc garde aux pommes de terre et en me détournant (je vis) grâce à la clarté de la chandelle que l'amateur de pommes de terre avait le nez de travers et tout bourgeonné.

— Je partis d'un éclat de rire – et la porte se referma aussitôt sur mes pas.

Dites maintenant à qui la faute ? Je suis venu là pour m'éclairer dans mes doutes. Eh bien l'homme qui devait m'instruire je l'ai trouvé ridicule. Est-ce ma faute à moi si cet homme a le nez crochu et couvert de boutons, est-ce ma faute si sa voix avide m'a semblé d'un timbre glouton et bestial ? Non certes. Car j'étais entré là avec des sentiments pieux.

Ce n'est pourtant point non plus la faute de ce pauvre homme si son nez est mal fait et s'il aime les pommes. Du tout, la faute est à Celui qui fait les nez crochus et les pommes de terre.

II.10

Du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, partout où vous irez, vous ne pouvez faire un pas sans que la tyrannie, l'injustice, l'avarice, la cupidité ne vous repoussent avec égoïsme. Partout, vous dis-je, vous trouverez des hommes qui vous diront : retire-toi de devant mon soleil, retire-toi tu marches sur le sable que j'ai étalé sur la terre, retire-toi tu marches sur mon bien, retire-toi tu aspires l'air qui m'appartient.

Ô oui l'homme est un voyageur qui a soif, il demande de l'eau pour boire. On la lui refuse. Et il meurt.

II.11

Ô oui la tyrannie pèse sur les peuples et je sens qu'il est beau de les en affranchir. Je sens mon cœur se soulever d'aise au mot liberté comme celui d'un enfant bat de terreur au mot fantôme. Et ni l'un ni l'autre ne sont vrais. – Encore une illusion détruite, encore une fleur fanée.

II.12

Bien des gens sans doute essaieront de la conquérir cette belle liberté, fille de leurs rêves, idole des peuples. Beaucoup tenteront et ils succomberont sous le poids de leur fardeau.

II.13

Jadis il y avait un voyageur qui marchait dans les grands déserts d'Afrique. Il osa s'avancer par un chemin qui abrégeait sa route de quinze milles mais qui était dangereux, rempli de serpents, de bêtes féroces et de rochers difficiles à franchir.

Et il se faisait tard, il avait faim, il était fatigué, malade et il pressait le pas pour arriver plus tôt.

Mais à chaque pas il rencontrait des obstacles. Pourtant il était courageux et marchait la tête haute.

Et au milieu de son chemin voilà que se présente tout à coup à ses yeux une énorme pierre. Or c'était dans un sentier et escarpé, couvert de ronces et d'épines.

Il fallait donc ou rouler cette pierre jusqu'au haut de la montagne ou tâcher d'escalader cette roche. Ou bien encore attendre jusqu'au matin pour voir s'il n'arriverait pas d'autres voyageurs qui voulussent l'aider.

Mais il avait tant faim, la soif le tourmentait si cruellement qu'il résolut de faire tous ses efforts pour faire en sorte d'arriver à la hutte la plus voisine qui était encore à quatre milles de là. Il se mit donc à s'aider des pieds et des mains pour monter en haut de la roche.

Il suait à grosses gouttes, ses bras se contractaient avec vigueur et ses mains saisissaient convulsivement chaque brin d'herbe qui s'offrait à lui, – mais l'herbe manquait et il retombait découragé. Plusieurs fois il renouvela ses efforts. Ce fut en vain.

Et toujours il retombait plus faible, plus harassé, plus désespéré, il maudissait Dieu et blasphémait. Enfin il tenta une dernière fois. Cette fois il réunit toutes les forces dont il était capable. Après une prière à Dieu il monta.

Ô qu'elle était humble, sublime, tendre, cette courte prière. N'allez pas croire qu'il récita quelque chose qu'une nourrice lui ait appris dans son enfance. Du tout, ses paroles, c'était des larmes, et ses signes de croix des soupirs. Il monta donc bien résolu à se laisser mourir de faim s'il ne réussissait pas.

Le voilà en route – il monte – il avance – il lui semble qu'une main protectrice l'attire vers le sommet, il lui semble voir sourire la face de quelqu'ange qui l'appelle à lui. Puis tout à coup tout change. C'est comme une vision effroyable (qui) s'empare de ses sens, il entend le sifflement d'un serpent qui glisse sur la pierre et qui va l'atteindre. Ses genoux ploient sous lui, ses ongles qui s'accrochaient aux sinuosités de la roche se retournèrent en dehors… Il tomba à la renverse.

Que faire maintenant ?

Il a faim, il a froid, il a soif, le vent siffle dans l'immense désert rouge et la lune s'obscurcit dans les nuages.

Il se mit à pleurer et à avoir peur comme un enfant. Il pleura sur ses parents qui mourront de douleur, et il eut peur des bêtes féroces.

— Car, se disait-il, il fait nuit, je suis malade, les tigres vont venir me déchirer. –

Il attendit longtemps quelqu'un qui voulût le secourir. Mais les tigres vinrent, le déchirèrent et burent son sang.

Eh bien, je vous le dis, il en est de même de vous autres qui voulez conquérir la liberté.

Découragés de vos efforts vous attendrez quelqu'un pour vous aider.

Mais quelqu'un ne viendra pas… Oh non…

Et les tigres viendront, vous déchireront et boiront votre sang comme celui du pauvre voyageur.

II.14

Oh oui la misère et le malheur règnent sur l'homme.

Ô la misère, la misère, vous ne l'avez peut-être jamais ressentie vous qui parlez sur les vices des pauvres. C'est quelque chose qui vous prend un homme, vous l'amaigrit, vous l'égorge, l'étrangle, le dissèque et puis après elle jette ses os à la voirie. Quelque chose de hideux, de jaune, de fétide qui se cache dans un taudis, dans un bouge, sous l'habit d'un poète, sous les haillons du mendiant. La misère c'est l'homme aux longues dents blanches qui vient vous dire avec sa voix sépulcrale le soir dans l'hiver au coin d'une rue : « Monsieur, du pain » et qui vous montre un pistolet, la misère c'est l'espion qui se glisse derrière votre paravent, écoute vos paroles et va dire au ministre – Ici il y a une conspiration. Là on fait de la poudre –, la misère c'est la femme qui siffle sur les boulevards entre les arbres. Vous vous approchez d'elle, et cette femme a un vieux manteau usé, elle ouvre son manteau, elle a une robe blanche mais

cette robe blanche a des trous, elle ouvre sa robe et vous voyez sa poitrine mais sa poitrine est amaigrie. Et dans cette poitrine il y a la faim. Ah la faim, la faim. Oui partout la faim jusque dans son manteau dont elle a vendu les agrafes d'argent, jusque dans sa robe dont elle a vendu la garniture de dentelles, jusque dans les mots dits avec souffrance (Viens, viens.) Oui la faim jusque sur ses seins où elle a vendu des baisers.

Ah la faim, la faim. Ce mot-là, ou plutôt cette chose-là, a fait les révolutions, elle en fera bien d'autres.

II.15

Le malheur, lui, avec sa figure aux yeux caves va plus loin, il pose sa griffe de fer jusque sur la tête du roi, et pour percer son crâne, il brise sa couronne. Le malheur, il assomme un ministre, il siège au chevet d'un grand, il va chez l'enfant, le brûle, le dévore, blanchit ses cheveux, creuse ses joues et le tue. Il se tord, il rampe comme un serpent et il tord les autres et les fait ramper aussi. Ô oui le malheur est impitoyable, insatiable, sa soif est continuelle, c'est comme le tonneau des Danaïdes qui était sans fond, lui son avidité est sans fin. Aucun homme ne peut se vanter d'avoir échappé à ses coups. Il s'attache aux jeunes, il les embrasse, les caresse. Mais ces caresses sont comme celles du lion. Elles laissent des marques saignantes. Il vient tout à coup au milieu de la fête des rires, de la joie et du vin.

Il aime surtout à frapper les têtes couronnées. Jadis il y avait dans une salle basse du Louvre – un homme, non je me trompe, un fou. Et ce fou montrait sa figure livide à travers les barreaux de ses fenêtres dont les vitres étaient brisées et par lesquelles entraient les oiseaux de nuit. Il était couvert de haillons dorés – de l'or sur des haillons, songez à cela et vous rirez. Ses mains se crispaient avec rage, sa bouche écumait, ses pieds tout nus frappaient les dalles humides. Ah c'est que voyez-vous, lui, lui l'homme aux haillons dorés, il entendait au-dessus de sa tête le bruit du bal, le retentissement des verres, le bourdonnement de l'orgue. – Et il mourut ensuite le pauvre fou. – On l'enterra sans honneurs, sans discours, sans larmes, sans pompes, sans fanfares. Rien de tout cela – Et c'était le roi Charles VI.

Plus tard il y en eut un autre qui éprouva encore un sort plus affreux et plus cruel. Qui l'eût dit à ses beaux jours de jeunesse, qui eût dit que cette belle tête de jeune homme tomberait avant l'âge – et par la main du bourreau ? Un jour, il y avait dans une salle du Temple une famille qui se désolait et qui pleurait à chaudes larmes – parce qu'un de ses membres allait périr

Et c'était un père de famille qui embrassait ses enfants et sa femme. Et lorsqu'ils eurent bien pleuré, après que le cachot eut retenti des cris de leur désespoir, la porte s'ouvrit, un homme entra, c'était le geôlier. Après le geôlier ce fut le bourreau qui d'un coup de guillotine décapita toute la vieille monarchie. Et le peuple hurlait de joie autour de la sanglante estrade et vengeait par une tête tous ces supplices passés. Cet homme c'était Louis XVI.

Non loin de là un autre roi tomba encore. Mais comme celle d'un colosse sa chute fit trembler la terre.

Pauvre grand homme – tué à coup d'épingles, comme un lion par les mouches – Ah que cette haute figure était belle quoique posée sur ses genoux. Ah que ce géant était grand à son lit de mort, qu'il était grand dans sa tombe, qu'il était grand sur son trône, qu'il est grand chez le peuple.

Et qu'est-ce que tout cela, un lit de mort, une tombe, un trône, un peuple.

Quelque chose qui fait rire Satan.

Rien. Rien toujours le Néant.

Et pourtant c'était Napoléon, le plus malheureux des rois, le plus grand des hommes.

Eh bien, oui. C'est cela, que l'habit aille à la taille de chacun.

La misère aux peuples, le malheur aux Rois.

II.16

Ah le malheur, le malheur, voilà un mot qui règne sur l'homme comme la fatalité sur les siècles et les révolutions sur la civilisation.

II.17

Et qu'est-ce que c'est qu'une révolution ? un souffle d'air qui ride l'océan, s'en va et laisse la mer agitée.

II.18

Et qu'est-ce que c'est qu'un siècle ? une minute dans la nuit.

II.19

Et qu'est-ce que le malheur ? la vie.

II.20

Qu'est-ce qu'un mot ? Rien, c'est comme la réalité ! une durée.

II.21

Qu'est-ce que l'homme ? Ah ! qu'est-ce que l'homme ? qu'en sais-je moi ? Allez demander à un fantôme ce qu'il est, il vous répondra, s'il vous répond : Je suis l'ombre d'un tel. – Eh bien l'homme c'est l'image du Dieu. Duquel ? C'est de celui qui gouverne. Est-il fils du Bien, du Mal ou du Néant, choisissez des trois c'est une trinité. –

II.22

Et dans le temps que j'étais jeune et pur, que je croyais à Dieu, à l'amour, au bonheur, à l'avenir, à la patrie, dans le temps que mon cœur bondissait au mot liberté – alors, oh que Dieu soit maudit par ses créatures, alors Satan m'apparut et me dit :

— Viens, viens à moi, tu as de l'ambition au cœur et de la poésie dans l'âme, viens je te montrerai mon monde, mon royaume à moi.

Et il m'emmena avec lui et je planais dans les airs. Comme l'aigle qui se berce dans les nuages.

Et voilà que nous arrivâmes en Europe.

Là il me montra des savants, des hommes de lettres, des femmes, des fats, des bourreaux, des rois, des prêtres, des peuples et des sages. Ceux-là étaient les plus fous.

Et je vis un frère qui tuait son frère, une mère qui prostituait sa fille, des écrivains qui trompaient le peuple, des prêtres qui trahissaient les fidèles, la peste qui mange les nations et la guerre qui moissonne les hommes. Là c'était un intrigant qui rampait dans la boue, arrivait jusqu'aux pieds des grands, leur mordait le talon – ils tombaient. Et alors il tressaillait de joie de la chute qu'avait faite cette tête en tombant dans la boue.

Là un roi savourait ses sales débauches dans la couche d'infamie où de père en fils ils reçoivent des leçons d'adultère.

Agonies
Gustave Flaubert

Texte du domaine public, relu par Classiques.app
classiques.app/livres/flaubert/agonies